

« Tout Paris s'entretient du crime de Molière... »

## Dom Juan ou le Festin de pierre – Molière

D'abord un glas, qui résonne dans le silence et dans l'obscurité, grave, sombre, lancinant. Le ton est donné.

Dans l'œuvre de Molière, on est souvent plus familier des frasques de Scapin ; quelques pièces se distinguent cependant, plus sombres, plus incisives, plus cruelles. Dom Juan est de celles-là. Loin des trois unités classiques de temps, de lieu et d'action, on rit de tout, on se bat, on frissonne, on meurt, on se damne....

C'est un inoubliable morceau de bravoure, qui n'épargne pas une valeur et renverse les rôles, un passage sans défaut de la comédie bon enfant à la tragédie, parfois même une parodie de conversion dans laquelle, lorsqu'on croit voir la lumière du chemin de Damas, s'entrouvrent, littéralement, les portes de l'enfer.

Un texte de cette envergure est toujours un défi périlleux à mettre en scène. Mais ce qu'en fait Philippe Torreton, avec une maîtrise qui n'a d'égal que celle de son jeu, est un parfait écrivain. La langue de Molière, son insolence, ressortent avec la même clarté troublante d'un visage poudré sous une perruque ridicule que d'une figure sans artifice, terriblement exposée, lorsqu'elle prend enfin conscience qu'elle est déjà perdue.

La mise en scène – la première de Philippe Torreton – est classique, et cela en soi est déjà

assez inédit. Ici, pas de scènes d'hystérie, pas de décors outranciers, de costumes improbables, de lumières aveuglantes. C'est un Dom Juan du Grand



Siècle, dans sa démesure jusque dans sa conclusion ; ses audaces intemporelles ne nous en parlent que davantage.

À l'exception de la réponse du Commandeur à l'invitation, et du voile d'Elvire arraché, peut-être un peu maladroit, on y voit une subtilité certaine, en particulier dans l'évocation du surnaturel. Le Commandeur lui-même n'apparaît pas, sa tombe est à peine esquissée, mais c'est dans les expressions de Philippe Torreton, et dans celle de Jean-Paul Farré, inoubliable Sganarelle, qu'il est bien plus présent.

Car ce Dom Juan n'est rien d'autre qu'un homme moderne, finalement plus proche de nous qu'on ne pourrait le croire, avec les mêmes désirs, les mêmes doutes, les mêmes envies... La relation de l'homme à Dieu, souvent considérée comme l'objet central de l'œuvre, s'efface ici au profit du spectacle d'un homme qui veut tout simplement avoir le droit d'écarter ce sujet d'un revers de main pour retourner conter fleurette.

Le très laïque Philippe Torreton le dit d'ailleurs lui-même : « Et si Molière, qui n'a jamais fait que ça finalement, décrire ses

contemporains, s'en moquer, parfois tendrement parfois cruellement, voulait une fois de plus nous parler de nous et non de Dieu ? De nous, face à la déviance, à l'insolite, à la liberté cruelle d'un de nos semblables : Dom Juan. »

Et d'ajouter, pour mieux cerner encore ce personnage inhabituel, ballotté sans aucune maîtrise par les conséquences imprévues de ses actions : « Dom Juan est un révélateur des limites humaines. La peinture d'un monde vieillissant, d'une société, de ses failles, de ses limites, de ses codes... C'est cette peinture que je veux montrer... Et pour qu'elle soit juste il faut tout jouer, tout regarder et tout montrer, rendre lisible tout ce qui est présent, et voir ce qui ne l'est pas... »

Montrons tout, alors, et commençons par Dom Juan lui-même.

Première apparition du phénomène dans une reconstitution d'orgie, outrageusement fardé, impossiblement habillé - l'hypocrite, donc qui tourne tout en dérision. Deuxième, un habit cousu d'or pour un débauché, qui se joue sans scrupules de deux femmes en même temps. Troisième, avachi dans un fauteuil, devant une table surchargée, presque en robe de chambre, tentant de minimiser sa frayeur et refusant d'y voir un signe du Ciel. Dernière enfin, sans perruque ni habit : il ne reste plus que l'homme, sa violence, sa débauche, son intolérance, sa méchanceté ordinaire, son infidélité à tout - et c'est alors seulement qu'il disparaît.

Sganarelle, pour sa part, est à la scène comme dans le texte tout ce que Dom Juan n'est pas : un petit vieux, un peu gros, un peu pleutre, un peu menteur, un peu voleur... Tout l'excès de son maître se retrouve en médiocrité chez

lui, et les grands discours de l'un ne trouvent de réponse que dans le bon sens obtus de l'autre. Jean-Paul Farré, au-delà de cette opposition facile entre deux extrêmes, donne à Sganarelle toute son envergure, alliant avec brio le comique à la sobriété.

D'autres encore se distinguent : Serge Maillat en Dom Louis poignant, terrible de dignité. Yann Burlot, qui joue un Dom Alonse dont la noblesse et la droiture n'ont d'égal que la sympathie qu'il inspire en pauvre Monsieur Dimanche manipulé par Dom Juan. Nicolas Chupin en Pierrot, moins idiot que simple de cœur.

Quant à la scène finale, essentielle, elle est encore une fois d'une fidélité surprenante à l'œuvre de Molière – surprenante, car cette fin fantastique est toujours délicate à représenter. Académique, donc, si ce n'est que la statue du Commandeur n'est qu'une ombre, s'effaçant au profit du texte – le temps de l'athéisme est passé, c'est bien de Dieu, de punition divine, de mort et de damnation qu'il est question.

Jean-Paul Farré, seul au milieu de tous ceux qui restent avant que ne tombe le rideau, donne alors à Sganarelle son heure de gloire, en deux mots répétés sans fin, la voix presque brisée : « Mes gages... »

C'est évidemment le texte de Molière qui sort grandi de cette interprétation - preuve qu'aujourd'hui encore, le théâtre classique, loin d'être dépassé, reflète toujours nos attentes, nos craintes, nos désirs... et qu'il n'est besoin que de bons acteurs pour l'apprécier à sa juste mesure.

~~Astrid Marie DE SOUZA~~

*Théâtre Marigny Robert Hossein*